HAL
open science

Monsieur Nicolas ou l'“ anatomie du moi humain ”

Françoise Le Borgne

To cite this version:

Françoise Le Borgne. Monsieur Nicolas ou l'“ anatomie du moi humain ”. Etudes rétiviennes Revue de la Société Rétif de La Bretonne, 2023, 55, pp.33-52. halshs-04415262

HAL Id: halshs-04415262

https://shs.hal.science/halshs-04415262

Submitted on 24 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Monsieur Nicolas ou l'« anatomie du moi humain »

La métaphore anatomique revient à plusieurs reprises sous la plume de Rétif de La Bretonne lorsqu'il s'efforce de définir la singularité de son projet autobiographique : *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé* (1797) est ainsi présenté comme une « anatomie complète du Moi humain[1] », un dévoilement des « *Ressorts du cœur humain*[2] » ou une analyse de l'« inconcevable labyrinthe du cœur humain[3] ».

Ce lexique – a*natomie, ressorts, labyrinthe* – inscrit l'entreprise autobiographie rétivienne dans une tradition qui remonte à Montaigne et aux moralistes du XVIIe siècle. L'importance et le syncrétisme de cette tradition ont été mis en évidence par Louis van Delft pour qui, à l'âge classique et dans toute l'Europe, « maîtres spirituels et moralistes profanes sont solidairement occupés […] à une seule et même recherche : pénétrer dans les « replis » de la nature humaine[4] ». Au siècle suivant, les philosophes des Lumières mobilisent à leur tour la référence anatomique lorsqu'ils élaborent une anthropologie matérialiste : La Mettrie, dans *L'Homme machine* (1747), rend ainsi hommage aux médecins, qui « ont éclairé le Labyrinthe de l'Homme » et « dévoilé ces ressorts cachés sous des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles[5] ». Lui-même médecin, La Mettrie insiste sur la nécessité de fonder sur l'observation médicale, l'expérimentation et l'anatomie comparée la connaissance d'un être humain dont la vie psychique est indissociable des données physiologiques. Très connues, ces thèses sont loin d'apparaître caduques à la fin de l'Ancien Régime. À l'époque où Rétif de La Bretonne entreprend la rédaction de *Monsieur Nicolas*, vers 1783, Louis-Sébastien Mercier considère qu'un traité de l'homme reste encore à écrire et qu'il devrait reposer sur une connaissance anatomique approfondie pour rendre compte des déterminismes qui s'exercent sur la nature humaine mais aussi de la morale la plus appropriée à cette nature. « Avant d'écrire une seule ligne, l'écrivain devrait faire un cours d'anatomie, c'est-à-dire entrer dans le détail du mécanisme du corps humain[6] », écrit-il ainsi avant de préciser, en des termes identiques à ceux de l'auteur de *Monsieur Nicolas* : « Le moraliste viendrait ensuite, et faisant à son tour l'anatomie du cœur humain, détaillant tous les sentiments dont il est susceptible […], il en ferait résulter par une conséquence naturelle tous les devoirs[7] ».

Dans le prolongement des recherches que j'ai déjà eu l'occasion de mener sur les enjeux anthropologiques de *Monsieur Nicolas*[8], je propose de relire l'autobiographie rétivienne en interrogeant les modèles, les caractéristiques et les implications de la référence anatomique mobilisée par Rétif de La Bretonne. Comment celui-ci se positionne-t-il par rapport aux moralistes et philosophes qui l'ont utilisée avant lui et comment s'approprie-t-il ce *topos* propice à la légitimation de l'écriture de soi ? Enfin, en quoi cette métaphore, qui transforme l'écriture autobiographique en dissection de soi et l'œuvre autobiographique en anatomie, éclaire-t-elle les enjeux spécifiques du *Cœur humain dévoilé* ?

---

[1] Restif de La Bretonne, *Le Drame de la Vie*, Paris, Imprimerie nationale, Le Spectateur français, 1991, p. 31.
[2] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, tome I, p. 3. Toutes les références à *Monsieur Nicolas* renvoient à cette édition.
[3] *Ibid*., t. I, p. 5.
[4] Louis van Delft, « La Rochefoucauld et "l'anatomie de tous les replis du cœur" », *Littératures classiques*, n° 35, janvier 1999, p. 47.
[5] La Mettrie, *L'Homme machine*, Leyde, Elie Luzac fils, 1748, p. 6-7.
[6] Louis-Sébastien Mercier, « Anthropologie, ou qu'est-ce que l'homme ? », *Mon Bonnet de nuit*, Mercure de France, 1999, p. 608.
[7] *Ibid*., p. 610-611.
[8] Voir Françoise Le Borgne, « De l'autobiographie à l'anthropologie : *Monsieur Nicolas* de Rétif de La Bretonne », *Les Genres littéraires et l'ambition anthropologique au dix-huitième siècle : expériences et limites*, *La République des Lettres*, n° 27, Louvain-Paris, Peeters, 2005, p. 177-190 et *Rétif de La Bretonne et la crise des genres littéraires (1767-1797)*, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 91 *sq*.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la caractérisation dépréciative de l'objet de cette anatomie, Rétif se proposant de livrer à la science son « âme viciée ». Nous reviendrons ensuite sur les facteurs explicatifs de cette corruption, puis sur la posture auto-expérimentale de l'anatomiste de soi, qui permet de renverser l'aveu humiliant de sa corruption morale en sacrifice édifiant. Enfin nous montrerons comment cette écriture-dissection qui donne accès à l'intériorité du moi rejoint les fantasmes fondateurs de l'autobiographe : celui de composer un « livre vivant » et celui de garantir par l'incision la pérennité du souvenir.

La dissection d'une âme viciée

Le projet anatomique de Rétif de la Bretonne vise à l'universalité : « ce sont les *Ressorts du cœur humain* que je *dévoile*. Disparaisse Nicolas-Edme, et que l'homme seul demeure[9] !… ». Pourtant, ce cœur humain, que l'autobiographe prétend exposer dans ses moindres replis n'est pas un objet neutre et anonyme mais un cœur corrompu : « c'est Nicolas-Edme qui s'immole, et qui, au lieu de son corps malade, lègue aux moralistes son âme viciée, pour qu'ils la dissèquent utilement, aux yeux de leur siècle et des âges futurs[10] ».

La conception de l'âme comme un labyrinthe plein de replis, cachant dans ses profondeurs des vices inavoués appartient à la tradition spirituelle de l'âge classique. Dans son *Traité de la réformation intérieure* (1631), Jean-Pierre Camus invite ainsi les chrétiens à se livrer à une anatomie morale afin de ne pas s'égarer :

> Car tout de même que les médecins avant que d'entreprendre la cure des corps humains, s'étudient fort à l'anatomie, et en examinent par le menu la composition ; si nous voulons réformer l'intérieur et remettre l'âme détraquée de son devoir en sa droite assiette, il est nécessaire que nous voyions bien clair dans tous ses ressorts, et que nous pénétrions dans tous ses replis, ses détours, et ses cachettes[11].

De même, La Rochefoucauld explique, dans une lettre de 1664, que « l'anatomie de tous les replis du cœur » relativiserait la « vertu » supposée des grands hommes en révélant, par exemple, que « dans la vertu de Caton il y avait de la rudesse, et beaucoup d'envie et de haine contre César[12] ».

Si Rétif de la Bretonne est manifestement l'héritier de cette analyse chrétienne, il s'en démarque par la dramatisation de la représentation de son « âme », qu'il ne présente pas seulement comme une réalité labyrinthique et pleine de « cachettes » mais comme un objet corrompu, « vicié » et voué à la dissection publique. Dans l'« Appendice » de *Monsieur Nicolas*, rédigé en 1796, à la veille de la publication de l'ouvrage, Rétif se compare à « Anglais condamné » qui « vend son corps[13] » pour subsister. Cette image réactive la réalité chirurgicale du *topos* anatomique puisque les condamnés à mort anglais vendaient en effet leurs corps aux chirurgiens pour pouvoir disposer d'un pécule avant leur exécution. En France, les condamnés à mort fournissaient également, au XVIIIe siècle, une grande partie des corps soumis aux dissections publiques nécessaires à la formation des chirurgiens. Il faut avoir à l'esprit, rappelle Grégoire Chamayou, que ces anatomies publiques, pratiquées à la faculté de médecine ou au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, constituaient une infâmie qu'il n'était pas envisageable d'infliger au cadavre de personnes respectables et susceptibles d'être connues de l'assistance[14]. Ainsi, même s'il se situe dans l'ordre du symbolique, en offrant son « âme viciée » à une anatomie morale, Rétif assume une forme d'abjection. Il revendique d'être livré

---

[9] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 3.
[10] *Ibid*.
[11] Cité par Louis van Delft, art. cit., p. 42.
[12] *Ibid*., p. 38.
[13] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 1018.
[14] Grégoire Chamayou, *Les Corps vils. Expérimenter sur les êtres humains aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, La Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2008, p. 25.

à la forme d'expérimentation la plus dégradante qui soit, sans réserve ni pudeur, à l'instar de ces corps vils sur lesquels on pouvait envisager de se livrer à des expériences dangereuses ou à des dissections parce qu'ils avaient perdu tout droit à la considération sociale[15].

En désignant son âme comme « viciée », Rétif en inscrit également la corruption dans un processus. Cette perspective diachronique – étrangère au discours chrétien, qui considère la duplicité de l'âme comme inhérente au péché originel – implique une méthode spécifique et justifie le choix de livrer au public « une anatomie complète du Moi humain, non sèche et métaphysique, mais historique, variée comme la nature[16] ». À l'analyse systématique et descriptive, l'autobiographie rétivienne substitue une histoire : les « ressorts » du cœur humain qu'elle vise à mettre à jour sont moins des mécanismes physiologiques que des déterminismes qui influent sur le développement de l'individu. « Anatomiser » le moi, c'est permettre à l'œil du lecteur d'accéder aux processus secrets qui le modifient :

> Lecteur, que de faiblesses vont passer sous vos yeux ! Tâchez d'en démêler les causes ! Voyez, sans que je le répète à chaque page, les ressorts qui m'ont rendu tout ce que je ne devais pas être, à l'instant où vous me croirez épris, déterminé, décidé. Le cœur humain est un labyrinthe inextricable, que l'historien de lui-même peut seul vous faire parcourir sûrement : le livre que vous lisez le prouvera d'un bout à l'autre[17].

Ainsi, plus le moi analysé a été corrompu, plus il offre matière à une étude instructive des paramètres susceptibles de l'altérer ou, au contraire, de le protéger. À ce compte-là, l'abjection devient digne d'intérêt : elle signifie moins la dégradation finale de l'objet examiné que l'aboutissement d'un processus qui permet de comprendre les lois de la vie morale. La perversion d'une âme constitue alors un dispositif expérimental qui met en évidence l'influence des divers facteurs susceptibles d'altérer « la partie qui pense en nous[18] ».

Les présupposés de l'anthropologie rétivienne rejoignent le postulat énoncé par La Mettrie d'une « unité matérielle de l'homme[19] » qui conduit à expliquer le moral par le physique et le physique par le moral. Derrière la métaphore de la « machine » utilisée par La Mettrie, s'impose en effet une conception complexe et dynamique du vivant, qui récuse le dualisme entre la matière et l'esprit pour mettre en évidence l'unité d'un moi dans lequel les facultés de l'individu sont étroitement liées à son organisation matérielle[20]. Tout est lié dans cette « machine » humaine qui se livre comme « un assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la Nature a commencé[21] ». De même, dans la « Neuvième Epoque » de *Monsieur Nicolas*, Rétif classe-t-il parmi ses « maladies » des troubles psychologiques tels que la timidité excessive dont il a souffert dans sa jeunesse ou le désespoir dont il souffre à l'époque où il achève son autobiographie :

> Le désespoir est une cruelle maladie ! C'est celle de la raison humaine ; c'est elle qui rétablit l'égalité entre l'homme et la brute : c'est la maladie dont je sens bien que je mourrai[22] !

---

[15] Sur l'usage de l'expression latine *fiat experimentum in copore vili* – expérimenter sur des corps vils, faire une expérience sur des corps de peu de valeur. Voir *ibid*., p. 8 *sq*.
[16] Restif de La Bretonne, *Le Drame de la Vie*, éd. cit., p. 31.
[17] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 361.
[18] C'est en ces termes que La Mettrie définit l'âme. Voir *L'Homme-machine*, éd. cit., p. 71.
[19] *Ibid*, p. 81.
[20] Voir Ann Thomson, « L'homme-machine : mythe ou métaphore ? », *Dix-huitième siècle*, n° 20, 1988, p. 367-376.
[21] La Mettrie, *L'Homme machine*, éd. cit., p. 84.
[22] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 449.

L'anatomie morale qu'il propose vise donc à démêler les facteurs qui ont fait du jeune Nicolas, digne rejeton de parents exemplaires, un « paysan perverti[23] ».

Les mécanismes de la corruption morale

Monsieur Nicolas se démarque de l'écriture romanesque par sa volonté affichée de rendre compte de la vérité, aussi incompatible soit-elle avec les conventions esthétiques de l'époque. À chaque fois que le narrateur de *Monsieur Nicolas* alerte le narrataire sur le caractère déroutant de son récit, il lui rappelle que sa priorité est de dévoiler les ressorts du cœur humain. Or ces commentaires métadiégétiques concernent principalement la sexualité. La passion érotique apparaît en effet dominante chez Nicolas : elle se caractérise à la fois par sa précocité, par sa violence et par la multiplicité de ses objets. Dans la « Quatrième époque », évoquant ses années d'apprentissage à Auxerre, le narrateur explique qu'il est alternativement subjugué par toutes les belles qu'il côtoie, sans pouvoir se fixer sur aucune : « C'est ainsi, constate-t-il, que la marche de la Nature est différente de celle des romans. […] C'est ainsi qu'en sondant scrupuleusement les replis de mon cœur, j'y trouve la vérité, pour la dire et dévoiler tous les ressorts de ma conduite[24]. » Ce désir vagabond contrevient à la fois aux codes du roman sentimental – qui valorise une passion exclusive – et aux codes du roman libertin – qui minore la sincérité et la force du sentiment amoureux. Or Nicolas aime sincèrement et, parfois, passionnément ses conquêtes. Il est, comme le lui explique Madame Parangon, victime de la vivacité de ses passions[25], de ses « organes faibles et sensibles à l'excès[26] » : son tempérament irritable, sans cesse dominé par les objets présents, prend toujours le pas sur son cœur et sa raison au point de pouvoir le rendre criminel alors même que ses intentions ne sont jamais méchantes ou perverses. Évoquant sa première liaison parisienne, alors qu'il est promis à Fanchette, la sœur de Colette Parangon, le narrateur justifie, une fois encore, l'incongruité de son récit par son souci de la vérité :

> On me dira qu'on ne s'attendait pas à cette chute, après mes adieux à Mme Parangon !… Certainement, si je faisais un roman, je choquerais les mœurs et la vraisemblance ; mais je fais une histoire où les faits me commandent le récit… Je rends l'homme tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être, emporté par la nature et les objets présents, malgré son cœur et sa raison. Celui qui sait résister au plaisir présent est l'homme rare et vertueux ; celui qui succombe est l'être ordinaire et faible[27].

L'irritabilité de son tempérament érotique est donc une première donnée essentielle pour comprendre l'évolution de Nicolas, chez qui la passion amoureuse tend, dès l'adolescence, à devenir dominante. Mais la nature corporelle de l'âme ne se résume pas plus pour Rétif que pour La Mettrie à une simple emprise des facteurs physiologiques : inversement, la sensibilité morale est capable de produire sur le corps des effets spectaculaires et de bouleverser radicalement le fonctionnement de la machine. Sensibilité physique et sensibilité morale se combinent ainsi pour produire des effets « étonnants » : une rencontre, un mot, un regard, suffisent à infléchir la destinée de Nicolas dans une direction inattendue selon qu'ils restaurent ou abattent l'amour-propre du jeune homme. De ces rencontres – souvent féminines – qui ponctuent son parcours, celle avec Colette Parangon, la femme de l'imprimeur chez qui il effectue son apprentissage, à Auxerre, est l'une des plus décisive ; la métamorphose que son estime produit chez le jeune apprenti est immédiatement perceptible :

---

[23] *Ibid.*, t. I, p. 335. « On commence d'entrevoir quelle est la source où j'ai puisé *Le Paysan perverti*, et l'on pourra presque le suivre pas à pas dans cette histoire. »
[24] *Ibid.*, t. I, p. 446.
[25] *Ibid.*, t. I, p. 695
[26] *Ibid.*, t. I, p. 598.
[27] *Ibid.*, t. I, p. 904.

> M. Parangon était alors entré, on me présenta. D'après l'air que sa femme venait de me faire prendre, il me donna vingt-trois ans ; on l'assura que je n'avais que seize ans et demi. Mes raisonnements, tout ce que je fis, tout ce que je dis prit de la gravité. Colette avait fait un autre homme de moi, en un instant, d'un seul coup d'œil !… Heureuse et fatale passion, fus-tu de l'amour ? Fus-tu quelque sentiment plus noble encore ?… Lecteur, vous prononcerez un jour ; et je ne crois pas rester au-dessous de mon annonce en vous disant que vous allez voir des événements qui vous étonneront[28]…

Anobli à ses propres yeux par l'intérêt que lui porte une femme qu'il juge en tous points supérieure, Nicolas oublie sa timidité et se révèle – c'est-à-dire qu'il laisse libre cours aux dons qui, le moment venu, le métamorphoseront en écrivain : intelligence supérieure, mémoire prodigieuse, sensibilité extrême. *A contrario*, quelques mois plus tard, après la catastrophe que constitue le viol de sa protectrice, l'idée de perdre Madame Parangon et sa jeune sœur Fanchette a un effet désastreux sur le jeune homme, abattant son courage au point qu'il éprouve « un anéantissement complet, une dégradation de [son] être[29] » qui lui fait perdre douze années de sa vie. La mort de son idole réactive ce sentiment de déchéance :

> Plus je m'attendrissais, plus je pleurais, et plus le danger pour ma vie paraissait diminuer ; mais le vide horrible de mon cœur augmentait à chaque instant d'une manière effrayante ! […] J'étais désormais un homme nul, condamné à végéter toute ma vie compagnon imprimeur[30]…

On sait qu'il reviendra à une autre femme, Rose Bourgeois, de tirer Nicolas de son anéantissement : Rose ressemble à Madame Parangon et le narrateur aime à la croire la petite-fille d'une autre Rose, dont il a conté les amours impossibles avec son père, Edme Rétif, dans *La Vie de mon père*. Si Nicolas, déjà marié, ne peut prétendre à la main de la jeune fille, il trouve dans le désir d'être digne d'elle la force qui l'arrache au néant et le pousse à écrire. La fierté d'être auteur lui rend sa nouvelle condition légère en dépit des difficultés de toutes sortes : aspirant à l'estime de Rose et à celle du public, le prote s'arrache à ses mœurs crapuleuses, change d'état et presque de nature[31].

Ainsi, *Le Cœur humain dévoilé* met en évidence les deux ressorts qui dominent l'existence de Nicolas : un goût immodéré pour les femmes et un amour-propre exacerbé. La puissance de ces ressorts est décuplée non seulement par l'exceptionnelle sensibilité – physique et morale – du jeune homme mais aussi par la propension de ces deux principes à s'articuler : c'est parce qu'il s'éprend passionnément de Madame Parangon ou de Rose Bourgeois que Nicolas est capable de tout sacrifier au désir de leur plaire. Ni le désir érotique, ni l'amour-propre ne font donc l'objet, dans *Le Cœur humain dévoilé*, d'une condamnation *a priori*, comme c'est le cas chez les moralistes du Grand Siècle. Mais pour providentielle que puisse être leur action, ces ressorts n'en sont pas moins dangereux, surtout s'ils s'exercent dans un contexte moralement laxiste, voire dépravé. Le narrateur de *Monsieur Nicolas* souligne bien les ruptures qui marquent, à cet égard, la trajectoire du protagoniste : né dans un milieu privilégié, au sein d'une famille de laboureurs respectés, pieux et aimants, Nicolas découvre à Auxerre, à l'époque de son apprentissage, un autre monde : celui des artisans et des ouvriers, qu'il fréquente dans les salles de danse de la ville. « Il se fit alors en moi, note le narrateur, une grande métamorphose ! Rassis, modeste jusqu'alors, je devins étourdi, dissipé, faraud[32] ». Cette mutation, encouragée par le moine libertin Gaudet d'Arras, qui devient le mentor du jeune homme, marque la première étape d'une corruption inexorable, qui est l'un des grands thèmes de l'œuvre rétivien et qui structure *Monsieur Nicolas* :

---

[28] *Ibid.*, t. I, p. 296-297.
[29] *Ibid.*, t. I, p. 582.
[30] *Ibid.*, t. I, p. 947.
[31] *Ibid.*, t. II, p. 155 *sq*.
[32] *Ibid.*, t. I, p. 557.

> Infortuné ! plus j'ai vécu et plus j'ai perdu de mon innocence, de ma bonté natives… J'étais sorti bon des mains de la Nature et de mon père ; j'avais été formé bon dans le flanc de ma digne et bonne mère ; je sortis de ma source et je me corrompis, tel que le ruisseau qui lave les ordures et les immondices des rues[33] !…

À peine Nicolas est-il fait compagnon qu'il est entraîné dans une partie de débauche, dans la maison même de Madame Parangon. Or, comme le note Louis-Sébastien Mercier, rien n'est plus corrupteur que le plaisir, dont l'habitude dégénère naturellement en libertinage et qui amène à fréquenter des lieux mal famés[34]. À cet égard, le départ de Nicolas d'Auxerre et son installation à Paris, à l'automne 1755, accélèrent prodigieusement les choses : s'appuyant sur ses journaux intimes de l'époque, le narrateur date du 11 janvier 1756 son premier commerce avec une prostituée[35]. Suivent des parties de débauches de plus en plus crapuleuses qui ont pour effet d'abattre la fierté naturelle de Nicolas et de lui faire perdre toute estime de lui-même. Ayant dû renoncer à un mariage valorisant avec Fanchette, habitué à fréquenter des prostituées, des actrices de l'Opéra-comique ou des femmes faciles, le jeune homme s'abîme dans l'abjection :

> Ô fatale *humilité* ! tu m'as plus fait de mal que la débauche, dont tu fus la fille et la mère !… Plongé dans cet état abject, j'y trouvai une sorte de repos ; je me sentis débarrassé de la peine de songer à moi-même : assis au dernier degré, plus de chutes à craindre ; je ne pouvais choir plus bas. (J'ai fortement exprimé cette affreuse situation dans *Le Paysan-Paysanne pervertis*[36]…).

Les analyses de Rétif, une fois encore, mettent bien en évidence les dynamiques – vertueuses ou vicieuses – qui déterminent le devenir de l'individu, dynamiques dont l'universalité est garantie à la fois par le goût commun pour le plaisir, par la corruption morale qui, selon Rétif, caractérise toutes les sociétés humaines mais aussi par l'altération de la sensibilité inhérente à l'âge. À partir de la « Sixième Époque », le narrateur de *Monsieur Nicolas* insiste en effet sur cette inexorable dégradation causée par la vieillesse. Les passions pour Virginie et Sara, contées dans la « Huitième Époque » et la « Reprise de la Huitième Époque », constituent un jalon dans cette corruption liée à l'âge puisqu'il s'agit de relations monnayées par un homme qui ne peut ni renoncer aux plaisirs de l'amour, ni espérer être aimé pour ses charmes.

> J'étais faible, découragé, avide de plaisir ; j'étais quarantenaire, c'est-à-dire que je commençais (et voici le grand malheur de l'âge mûr) à ne plus m'embarrasser d'être aimé pour jouir ; je perdais cette délicatesse qui conserve si souvent les mœurs de la jeunesse bien née[37].

Il s'agit pour Rétif, en revendiquant le statut autobiographique de ces récits déjà publiés dans le « Journal d'une impardonnable folie » et dans *La dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*[38], de montrer « comme l'homme, en avançant vers la vieillesse, se détériore souvent, pour les mœurs, surtout dans le régime actuel, au lieu de se perfectionner ; de sorte que les plus corrompus des hommes sont ordinairement les plus âgés[39] ».

La fin de *Monsieur Nicolas* met en scène l'aboutissement d'un long processus de dégradation : âgé, malade, ruiné par la Révolution et réduit à l'abandon, Rétif se présente sous

---

[33] *Ibid.*, t. I, p. 586.
[34] Louis-Sébastien Mercier, « Douleur », *Mon Bonnet de nuit*, éd. cit., p. 454-458.
[35] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 912.
[36] *Ibid.*, t. I, p. 978.
[37] *Ibid.*, t. II, p. 451.
[38] Le « Journal d'une impardonnable folie », qui relate la passion du narrateur pour Virginie, est un épisode de *La Malédiction paternelle* (1780) de Rétif de La Bretonne. Il a fait l'objet d'une publication séparée en 2002 (édition présentée et établie par Pierre Testud, Desjonquères). *La Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, récit de la passion de Daigremont pour la jeune Sara, est publié par Rétif de La Bretonne en 1783 puis repris sous une forme abrégée et légèrement remaniée en conclusion de *Monsieur Nicolas*.
[39] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 290.

un jour pathétique, comme un cœur exténué où les passions achèvent de mourir[40]. L'anatomie qu'il propose au public met à jour les différents mécanismes qui ont provoqué l'avilissement de son âme en dépit de ses origines honorables et de sa vertu première. Mais cet exposé humiliant, dans la mesure où il est consenti par celui qui en est l'objet, ouvre la voie à une forme de rédemption.

L'anatomie de soi : une rédemption héroïque

Au projet formulé par les moralistes classiques et les philosophes des Lumières de fonder une anthropologie sur l'observation des ressorts du cœur humain, Rétif de La Bretonne intègre une dimension autobiographique qui imprime un tour nouveau à l'entreprise. Tout en venant légitimer l'écriture de soi, la référence anatomique permet aussi l'expiation des fautes commises selon des modalités qui ne sont pas tout à fait celles du modèle des confessions, mobilisé par Rousseau.

Le lien entre auto-expérimentation anthropologique et autobiographie avait déjà été formulé par Rousseau qui choisit de placer en épigraphe de ses *Confessions* la formule « *Intùs, et in cute* », extraite du vers 30 de la Satire III de Perse – « *Ego te intùs et in cute novi* » : « Moi, je te connais intérieurement et sous la peau ». Dans le préambule du manuscrit de Neuchâtel des *Confessions*, rédigé dès 1764 mais publié seulement en 1850, Rousseau explicite ce principe qui confère à l'écriture autobiographique un enjeu nouveau puisque l'intérêt du récit se déporte du témoignage historique et social, caractéristique des mémoires, vers le témoignage intérieur, fondateur d'une anthropologie inscrite dans le sillage des traités empiristes et sensualistes :

> Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui-même[41].

Rétif insiste également à plusieurs reprises sur la nécessité de fonder son anatomie morale sur une démarche autobiographique puisqu'il est « impossible de dévoiler les ressorts de l'âme des autres[42] » faute de pouvoir accéder aux méandres de la vie intime de tout un chacun. L'intérêt de *Monsieur Nicolas* réside précisément dans l'exposé de ce qui est, ordinairement, tenu soigneusement caché : « les faiblesses favorites, les défauts privilégiés, certains vices caressés, dont on rougit d'autant plus qu'on les chérit davantage[43] ». La mise à nu des ressorts du cœur humain se double donc d'un sacrifice de la part de celui qui offre ainsi son moi à la science et immole ses plaisirs et sa vanité à l'instruction du lecteur.

On peut rapprocher le sacrifice consenti par l'anatomiste de soi des épreuves médicales qui ont été envisagées, au XVIIIe siècle, comme substitut à la peine capitale. Dès 1734, en effet, l'économiste Melon préconise, dans son *Essai politique sur le commerce*, de commuer la peine des condamnés à mort en expérimentations médicales et de gracier ceux qui en réchapperaient. Diderot, dans l'article « Anatomie » de l'*Encyclopédie*, fait l'éloge des médecins alexandrins Hérophile et Erasistrate, qui avaient permis de grands progrès médicaux en disséquant vivants des criminels. Il cite également le cas du célèbre archer qui, au temps de Louis XI, protestait contre la sentence qui le condamnait à mort et obtint de subir, à la place, une opération de la taille, qui réussit et lui sauva la vie[44]. Comme le rappelle Grégoire Chamayou, la proposition

---

[40] *Ibid.*, t. II, p. 397. Voir aussi t. II, p. 451 : « Mon cœur est mort avec les sens ».

[41] Jean-Jacques Rousseau, « Ebauches des *Confessions* », dans *Œuvres complètes*, t. I, *Les Confessions*. Autres textes autobiographiques, Pléiade, p. 1149.

[42] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 38. Voir aussi t. I, p. 3 : « J'entreprends de vous donner en entier la vie d'un de vos semblables, sans rien déguiser, ni de ses pensées, ni de ses actions. Or cet homme, dont je vais anatomiser le moral, ne pouvait être que moi. »

[43] *Ibid.*, t. I, p. 15.

[44] Diderot, « Anatomie », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, t. I, p. 499, http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v1-1824-0/. Ces anecdotes sont reprises dans l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* d'Antoine Portal (Paris, Didot, 1770, tome I, p. xxiv *sq*.).

de Melon fait l'objet d'un large consensus au sein des Lumières françaises : Maupertuis, Voltaire et d'Alembert s'en font l'écho dans les années 1750 et 1760 et, en dépit de l'hostilité des autorités politiques et religieuses, on rapporte quelques passages à l'acte, comme en 1770, à Moscou, où sept condamnés à mort furent soumis à un traitement à base de nitre et de souffre après qu'on leur ait inoculé la peste[45].

Parmi les arguments développés en faveur de l'expérimentation sur les condamnés à mort, figure le principe d'une rédemption du criminel par l'utilité sociale du sacrifice consenti. C'est celui que fait valoir Rétif lui-même lorsque, dans *Les Nuits de Paris* (1788), il prône à son tour, par l'entremise d'un apothicaire, l'exploitation médicale des corps des criminels :

> « […] on devrait leur [*i.e.* aux chirurgiens] abandonner le cadavre des criminels et les corps des gens convaincus, qui meurent en prison ; ceux des hôpitaux qui ont eu des maladies extraordinaires. J'avais même proposé, dans un petit mémoire, de donner à l'amphithéâtre public certains scélérats vivants, pour faire sur eux des expériences qui rendissent leur mort doublement utile à la nation, dont ils ont été le fléau. […] » je quittai l'apothicaire en l'assurant que j'étais du même avis que lui[46].

Les souffrances auxquelles s'exposent les condamnés dans l'intérêt général doivent permettre le rachat de leurs crimes passés. Or telle est également la propriété de l'anatomie à laquelle se livre l'autobiographe sur son propre cœur : en disséquant son âme viciée, il fait progresser la connaissance de la machine humaine et expie ses turpitudes par un aveu complet.

Cette expiation peut, certes, également rappeler le principe de la confession, qui permet au chrétien de se purifier de ses péchés par l'aveu complet de ses fautes. Mais cette référence chrétienne n'est jamais revendiquée par Rétif qui exprime par ailleurs, à différentes reprises, son hostilité à l'égard des « jansénistes barbares, qui proscrive[nt] la joie[47] » ou du « chrétien insensé » qui ignore que « le plaisir est le plus bel hommage que l'homme et la bête puissent rendre à Dieu[48] ». Le cadre moral dans lequel s'inscrivent la corruption de Nicolas et la rédemption de Rétif apparaît ainsi largement laïcisé. Il semble dominé par deux postulats issus du matérialisme déterministe : le droit au bonheur et l'absence de liberté d'un individu toujours soumis à son tempérament, ses passions dominantes, son milieu et son âge. Là encore, la lecture de *L'Homme Machine* s'avère très éclairante pour comprendre comment une morale peut se développer sur de tels présupposés. Pour La Mettrie, en effet, la Nature a créé l'homme et l'animal pour qu'ils soient heureux et les a dotés à cette fin d'une connaissance innée de la « loi naturelle », c'est-à-dire de la vertu, dont le respect apporte le plaisir et la joie et la transgression le malheur et le remords. Dans cet univers matérialiste, c'est une forme de justice immanente qui viendrait révéler et sanctionner les crimes car « la plus longue et la plus barbare habitude ne peut tout à fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains : […] ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions[49] ».

Cette morale hédoniste valorise donc le plaisir mais dans les limites d'un usage respectueux de soi et d'autrui. Et elle postule que l'homme vicieux, qui se laisse entraîner au-delà des bornes de la « loi naturelle », sera puni par la transgression même de cette vertu qui se confond avec le bonheur et par la conscience de son crime. C'est évidemment à l'aune de cette analyse que l'on peut comprendre l'expression systématique du remords qui accompagne, dans *Monsieur Nicolas*, l'aveu des fautes commises. À cet égard, le traitement du viol de Madame Parangon par Nicolas est très révélateur puisque le narrateur insiste à la fois sur la fatalité du crime, auquel le jeune homme est poussé par un désir irrépressible, et sur le caractère

---

[45] Grégoire Chamayou, *op. cit.*, p. 80 *sq*.
[46] Rétif de La Bretonne, « Les débris de cadavre », « XXXIe Nuit », *Les Nuits de Paris*, Paris, Honoré Champion, 2019, t. I, p. 203-204.
[47] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 646.
[48] *Ibid.*, t. II, p. 334.
[49] La Mettrie, *op. cit.*, p. 57 *sq*.

insupportable de la faute commise, qui comporte bel et bien sa propre punition. Le constat de la souffrance de la femme aimée, la conscience de la transgression de toutes les règles morales et la consternation d'avoir ruiné ses perspectives d'ascension sociale instillent dans le cœur du jeune homme, qui n'a pas encore été endurci par le libertinage, un remords torturant, dont témoignent diverses manifestations somatiques : pleurs, cris, évanouissement…

> […] je tombai à genoux, fondant en larmes : « Ange céleste ! je t'ai souillée ! Je suis un monstre ! Je devais t'adorer en silence… Je ne me pardonnerai jamais mon crime[50]… »

Mais à mesure que Nicolas perd son innocence et s'habitue au vice, il devient moins sujet au remords. L'écriture autobiographique apparaît alors comme l'occasion d'un rachat tardif : l'anatomie de soi vient mettre à jour les conséquences funestes des choix malheureux du protagoniste et favorise un repentir rétrospectif. Ainsi, son mariage avec Agnès Lebègue, femme facile que l'imprimeur Parangon lui aurait fait épouser par vengeance, est interprété par le narrateur comme un juste châtiment de la corruption de ses mœurs, qui l'a empêché d'être révolté par le libertinage manifeste de la jeune femme et de sa mère :

> Malheureux ! je voyais dans la fille et la mère l'immoralité la plus complète, et je ne la fuyais pas !… Je méritais mon sort[51] !…

Sanction de ce choix funeste, le caractère désastreux de sa vie familiale sera pour l'auteur de *Monsieur Nicolas* une source d'amertume toujours renouvelée qu'accentue la prise de conscience des occasions de bonheur manqué avec des femmes qu'il n'a pas su aimer comme elles le méritaient :

> Mon lecteur ! vous avez vu quels regrets m'ont causés Louise et Thérèse ! (Hélas ! ceci se passa dans l'intervalle où je fus douze ans à les fuir !) Eh bien : ceux que va me causer Elise sont plus amers encore ! Mes torts avec Elise sont plus grands ! ce que j'ai perdu en elle, en Lisette, en Elisette, est plus regrettable peut-être !... Quel être infortuné ai-je donc toujours été ? Quel malheur m'a poursuivi, me poursuit, et me poursuivra jusqu'au tombeau[52] ?...

L'anatomie de soi apporte une réponse à ce questionnement désespéré. En reconstituant la chaîne funeste qui a précipité le protagoniste dans un gouffre dont il n'a pas su se préserver, elle rend compréhensible l'acharnement du sort. Mais ce faisant, elle permet aussi de mettre en garde et de protéger les lecteurs, rompant la fatalité de la déchéance. Ainsi, évoquant la période d'effervescence érotique qui précède le viol de Madame Parangon, le narrateur incrimine son inexpérience, suggérant qu'un témoignage tel que celui qu'il livre au public l'aurait « salutairement effrayé[53] » et formulant l'espoir que ses aveux puissent être utiles au lecteur auquel il enseigne à comprendre son propre cœur en lui ouvrant le sien[54].

L'autobiographe, par le courage que suppose le dévoilement auquel il consent et par l'utilité de son entreprise, excède la prétention des moralistes classiques à inciter leurs lecteurs à la prudence par la mise à jour des replis cachés de l'âme. C'est au niveau des chirurgiens célébrés par Diderot et Antoine Portal, ces « génies heureux, qui au-dessus des préjugés de leurs contemporains » ont su étudier l'anatomie et « l'approfondir au milieu des épaisses ténèbres qui la cachaient à leurs regards[55] » qu'il prétend se hisser. Plus encore, il devient aussi admirable que ces médecins qui sont entrés dans la légende de la médecine pour avoir

---

[50] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p, 581-582 *sq*.
[51] *Ibid.*, t. II, p. 81.
[52] *Ibid.*, t. II, p. 301-302.
[53] *Ibid.*, t. I, p. 428.
[54] *Ibid.*, t. I, p. 1125.
[55] Antoine Portal, *op. cit.*, p. ix.

expérimenté sur eux-mêmes les remèdes qu'ils avaient découverts[56]. « L'effort que je fais, écrit le narrateur lorsqu'il relate, dans la « Huitième Époque », son aventure avec Virginie, est si héroïque qu'il doit effacer mes torts envers la société, m'en purifier, et me ranger parmi ses bienfaiteurs[57] !... » Et plus loin, évoquant sa passion pour Sara, il affirme :

> C'est pour vous seuls que j'écris, ô mes pareils en âge et en passions vives ! C'est brûlé du désir de vous être utile par ma fatale expérience que je vous fais ces récits, que je vous dévoile ma faiblesse, ma honte, ma turpitude. Que j'en meure de confusion, mais que je vous aie instruits[58] !…

Alors qu'il achève, sous le Directoire, l'impression de *Monsieur Nicolas,* Rétif trouve manifestement dans l'identification aux figures controversées mais sublimes du chirurgien et du médecin de génie[59], un grand réconfort. Écarté du nouvel Institut national créé pour remplacer l'Académie-française, raillé par des confrères qu'il méprise, il peut se consoler en réaffirmant l'utilité d'un ouvrage qu'il juge plus sincère que les *Confessions* de Rousseau et qu'il présente comme un « supplément à l'*Histoire naturelle* de Buffon, à *L'Esprit des lois* de Montesquieu, et à Montaigne[60] ». L'anatomie de soi devient sous la plume de Rétif un sacrifice aussi bénéfique pour l'humanité qu'il est rédempteur pour celui qui s'y livre.

Cette appropriation valorisante de l'imaginaire chirurgical contribue à expliquer l'hostilité que manifeste Rétif à l'égard de la figure sadienne, incarnation d'un renversement pervers de cette mythologie héroïque. Dans la « 294e Nuit » des *Nuits de Paris,* Rétif relate en effet l'anecdote, alors vieille de 20 ans, de la rencontre entre Sade et Rose Keller, qu'il mêle à l'épisode du chirurgien Rodin dans *Justine ou les Malheurs de la vertu* : la pauvre mendiante est recueillie pour servir une dissection, sous prétexte qu'elle n'a aucune utilité sociale et, avant qu'elle parvienne à s'échapper, ses bourreaux examinent toutes les parties de son corps « parce (disait le démonstrateur) qu'il fallait bien voir l'effet et le jeu de la vie dans les organes extérieurs, avant d'en montrer les secrets ressorts[61] ». Sade incarne alors pour Rétif un double maléfique car ce « vivodisséqueur[62] » constitue une menace pour autrui et prouve, par un exercice dévoyé de la dissection, la cruauté de son cœur. Grégoire Chamayou explique que cette question des liens entre anatomie et cruauté est souvent soulevée au XVIIIe siècle car on craint que la pratique de l'anatomie sur des cadavres n'altère la sensibilité et l'empathie naturelles du chirurgien et ne dégénère en indifférence morale[63].

La référence à Sade, toujours teintée d'horreur sous la plume de l'auteur de *Monsieur Nicolas*, confirme bien l'ambivalence de l'imaginaire anatomique mobilisé par Rétif. Cet imaginaire charrie des représentations repoussantes – celle des corps vils voués à la dissection, celle de la cruauté potentielle des chirurgiens et des médecins, rendus inhumains par l'habitude d'assouvir leur curiosité aux dépens d'autrui. Mais ces représentations se renversent dans *Le Cœur humain dévoilé* puisque l'anatomie de soi permet la rédemption de l'auteur et vient prouver sa vertu morale. Loin d'endurcir celui qui la pratique, cette auto-expérimentation tend même à devenir un exercice de la sensibilité et un art de la mémoire.

---

[56] Voir Grégoire Chamayou, *op. cit.*, p. 142 *sq*.
[57] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 291.
[58] *Ibid.*, t. II, p. 589.
[59] On pourrait évoquer à ce titre l'admiration de Rétif pour son ami Gilbert de Préval, évoqué à plusieurs reprises dans *Les Nuits de Paris* et dans *Monsieur Nicolas*. Sur cette figure, voir Samuel Macaigne, « La violence médicale dans *Les Nuits de Paris* », *Études rétiviennes*, n° 48, décembre 2016, p. 28 *sq*.
[60] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. II, p. 255.
[61] Rétif de La Bretonne, « Suite de la femme disséquée », « 294e Nuit », *Les Nuits de Paris*, éd. cit., t. III, p. 1431.
[62] C'est ainsi que Rétif désigne le marquis de Sade dans la préface de *L'Anti-Justine* (1798). Restif de La Bretonne, *L'Anti-Justine ou les délices de l'amour*, 1798, Chaintreaux, France-Empire, 2010, p. 13.
[63] Grégoire Chamayou, *op. cit.*, p. 74.

Imaginaires de l'incision

Bouleversé dans son enfance par les récits médicaux de son demi-frère, Edme Boujat, qui émouvaient en lui « toute la machine[64] », et s'évanouissant dès qu'il était question d'une hémorragie, Rétif a fini par s'approprier l'imaginaire anatomique au point de l'intégrer à la dynamique créatrice de *Monsieur Nicolas*, qu'il considérait comme son œuvre majeure. Cette appropriation a été favorisée d'une part par la relation de transfert qui pousse l'auteur à s'identifier à son livre et d'autre part par la proximité – attestée par l'étymologie – entre le geste anatomique et la pratique de l'incision[65].

Comme celui des moralistes classiques, le rapport que Rétif entretient avec l'anatomie est entièrement métaphorique et il se voit médiatisé par l'écriture. Chez les précurseurs de Rétif, la pratique de l'anatomie morale favorise ce que Louis van Delft qualifie de « style acéré » : la formulation de l'aphorisme, chez La Rochefoucault par exemple, est précise et implacable, à l'instar d'une découpe anatomique ; elle décharne « le discours moraliste jusqu'à son « noyau dur », jusqu'à l'os, jusqu'à la moelle[66] ». Mais chez Rétif, les implications esthétiques du geste anatomique sont tout autre : anatomiste de soi, l'auteur du *Cœur humain dévoilé* se dissèque grâce à sa plume qui constitue pour lui l'équivalent d'une lancette. C'est donc le livre en train de s'écrire qui devient moyen d'accès à l'intériorité de celui dont il porte le nom : *Monsieur Nicolas*. Le livre est donc à la fois le médium par lequel s'effectue l'anatomie et le résultat de cette anatomie, conformément au double sens du terme : l'anatomie, rappelle en effet Diderot, c'est l'art de disséquer mais c'est aussi « la représentation en plâtre, en cire, ou de quelque autre manière[67] » du corps disséqué. C'est en ce sens que *Monsieur Nicolas* est présenté dans *Le Drame de la Vie* comme une « anatomie complète du Moi humain[68] ». Ainsi, l'autobiographie rétivienne se donne comme un équivalent de son auteur, une représentation fidèle et complète donnant accès à toutes les strates et à tous les replis de son intériorité. C'est dans cette perspective qu'on peut replacer la célèbre formule du « livre vivant », que Rétif expose à la fin de la « Reprise de la Huitième Époque ».

Assimiler sa plume à un scalpel chirurgical, c'est en souligner le pouvoir de dévoilement et d'exploration des profondeurs du moi mais aussi en révéler les propriétés car écrire avec une telle plume, ce n'est pas seulement tracer des signes sur le papier mais les inciser dans une matière sensible, les inscrire profondément dans le « livre vivant » qu'est *Monsieur Nicolas*[69]. Un tel geste rejoint la passion rétivienne, analysée par Gisèle Berkman, pour l'entaille, la gravure, l'inscription, toutes ces incisions que le fantasme transmue en « signes mémoratifs[70] ». De fait, la transformation de l'écriture en inscription met en évidence son pouvoir de graver dans la mémoire le souvenir des événements marquants de la vie intime de Rétif. Le narrateur du *Cœur humain dévoilé* exprime ainsi dans la « Quatrième Époque », l'émotion que lui communiquent encore les stances composées après la mort de Madelon Baron :

> Quand aujourd'hui, au bout de quarante et un ans, j'imprime ces mêmes stances douloureuses, inscrites sur le même cahier où je les composai, à demi effacées par mes pleurs, et que je pose la main où ma main fut

---

[64] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 83.

[65] Michel Sakka, *Histoire de l'anatomie humaine*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1997, p. 4 : « Le mot « anatomie », d'origine grecque, signifie « incision », et a été longtemps synonyme de "dissection". »

[66] Louis van Delft, art. cit., p. 58.

[67] Diderot, « Anatomie », art. cit., p. 409.

[68] Restif de La Bretonne, *Le Drame de la Vie*, Imprimerie nationale, Le Spectateur français, 1991, p. 31.

[69] On pourrait appliquer à Monsieur Nicolas cette formule par laquelle Charles Monselet présentera *Le Paysan perverti* en 1849 : « Le cœur humain y est fouillé et mordu comme avec une pointe de burin, la vie palpite et crie à chaque entaille. » Charles Monselet, « Rétif de la Bretonne », *Le Constitutionnel*, n° 230, samedi 18 août 1849, IV, np.

[70] Gisèle Berkman, *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans « Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé » de Rétif de La Bretonne*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 22 et p. 449 *sq*.

> posée, je sens un frémissement, à chaque fois répété ; mes larmes coulent encore ; une vertu secrète est attachée à ce papier ; il me rend présents, et ces jours de douleur, et celle qui les causa, et celle qui versa dans mon âme affaissée un sentiment de consolation[71]…

La sédimentation au sein de l'autobiographie des textes inscrits, relus, transcrits, composés à la casse forme un étrange « feuilletage[72] » qui n'est pas sans rappeler les couches organiques successives qu'une anatomie met – successivement ou simultanément – à jour. Et cette exploration des profondeurs du souvenir procure à celui qui s'y livre un plaisir très spécifique, mêlé de douleur, baigné de pleurs. Ce mélange des sentiments apparaît tout à fait caractéristique de la démarche qui consiste à s'anatomiser c'est-à-dire à se confronter à sa propre abjection pour mieux la conjurer et à revivre ses angoisses pour les exorciser.

L'écriture autobiographique de *Monsieur Nicolas* s'assimile donc à une entreprise paradoxale qui, apparemment morbide, s'avère salvatrice. L'écriture, inscription mais aussi incision, découvre les chairs viciées et meurtries mais, loin de tuer, elle réveille la sensibilité de l'auteur et lui confère un surcroît d'existence[73]. Ce rappel à la vie correspond à un motif prégnant de l'œuvre, également étudié par Gisèle Berkman : les scènes « où le sujet s'évanouit, est cru mort, et revient à soi[74] ». Au-delà de ces scènes particulières, la dynamique même de l'écriture de soi exprime, par le biais de la référence anatomique, la jouissance de la mort et de la résurrection simulées. Ce renversement fait écho à un *topos* romanesque que rappelle Samuel Macaigne : « Alors qu'un personnage semble mort, au moment où les carabins commencent à le disséquer, la douleur du bistouri réveille immédiatement le défunt présumé[75] ». Deux épisodes des *Nuits de Paris* s'apparentent à cette situation : dans la « 57e Nuit », un homme est porté à la chambre de dissection de la rue de La Harpe par ses meurtriers qui souhaitent faire disparaître le corps. Mais les garçons chirurgiens découvrent que la victime vit encore « et ces bons jeunes gens, qui volaient des morts quelquefois respectables, au lieu de le disséquer, firent une autre étude plus utile encore, celle de rappeler à la vie un homme au plus bas degré par la perte de son sang[76] ». Dans la « 172e Nuit », les garçons chirurgiens sauvent une jeune fille qu'on avait crue morte et dont ils avaient volé le corps qu'on venait d'enterrer[77].

La métaphore anatomique apparaît donc bien comme une entrée privilégiée pour appréhender *Monsieur Nicolas*. La volonté de fonder une anatomie morale sur le dévoilement complet du cœur humain se rattache au projet de Montaigne et des moralistes classiques, que Rétif a sans doute lus dès son séjour dans l'institution janséniste de Bicêtre, en 1746-1747. La référence insistante à l'« âme viciée » de Nicolas, le principe d'une rédemption par l'aveu et l'affirmation de l'utilité morale de l'analyse du labyrinthe du cœur humain sont des indices de cette filiation. Mais ce modèle se voit profondément remanié dans le cadre de l'autobiographie rétivienne.

On constate en effet que le modèle classique de l'anatomie morale y est concurrencé par un autre modèle, matérialiste celui-là, auquel Rétif a été initié durant son apprentissage auxerrois par Gaudet d'Arras. *L'Homme-machine* de La Mettrie, en particulier, apparaît comme une médiation importante pour rendre compte de l'appropriation rétivienne du projet anatomique : le sien se développe dans un cadre largement laïcisé, où les passions dominantes de Nicolas – le désir érotique et l'amour-propre – ne font plus l'objet d'une condamnation *a*

---

[71] Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 512.
[72] Gisèle Berkman, *op. cit*., p. 502.
[73] Voir Pierre Testud, *Rétif de La Bretonne et la création littéraire*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1977, p. 626 *sq*.
[74] Gisèle Berkman, *op. cit*., p. 280.
[75] Samuel Macaigne, art. cit., p. 25.
[76] Rétif de La Bretonne, « L'assassiné », « 57e Nuit », *Les Nuits de Paris*, éd. cit., t. I, p. 350.
[77] *Ibid*., « La morte vivante », « 172e Nuit », t. II, p. 944-945.

priori et où les fautes morales sont sanctionnées par la seule conscience du protagoniste et le constat d'une justice immanente qui signale ses entorses à la loi naturelle.

Par ailleurs, la métaphore anatomique se voit remotivée et dramatisée sous la plume de Rétif, qui en exploite toutes les connotations – effrayantes ou glorieuses – pour mettre en valeur son projet autobiographique : il n'hésite pas à se mettre en scène comme un être vil, que ses crimes vouent à la dissection, mais aussi comme un praticien de la chirurgie et de l'auto-expérimentation, qui se sacrifie à l'utilité publique et qui, en tant que tel, mérite une forme de reconnaissance sociale.

Enfin, la fusion de l'anatomie morale et de l'écriture de soi modifie profondément le projet de dévoilement du cœur humain. Cette fusion est révélatrice d'un nouveau contexte anthropologique, d'origine empiriste et sensualiste, qui s'avère indissociable de l'émergence de l'autobiographie moderne puisque seul le sujet peut désormais écrire sa vérité et contribuer, par son analyse, à la connaissance générale de l'homme. Cette subjectivation de l'analyse favorise une rupture avec les caractéristiques antérieures des anatomies morales : les formes brèves et les énoncés lapidaires font place à des récits qui cherchent à retracer l'histoire d'une personnalité singulière et l'écriture se fait exploration des strates de la mémoire. Projection sensible et fantasmée de son auteur, composée à son image, *Monsieur Nicolas* s'impose comme un prototype tout à fait nouveau d'anatomie morale, un « livre vivant » qui rend possible la rédemption et la résurrection de l'écrivain.

Françoise Le Borgne
Université Clermont-Auvergne